

DAVID WOJNAROWICZ / MARION SCEMAMA

I WAKE UP EVERY MORNING IN THIS KILLING MACHINE CALLED AMERICA

Mon premier appareil photo était un appareil volé. À l'époque, je vivais dans les rues de New York et j'avais un pote avec lequel j'ai logé chez un type pendant quelque temps. Le mec était un tripé d'une quarantaine d'années qui bouffait des acides tous les jours depuis cinq ans. Il vivait des subsides de son riche papa. Il était vaguement hippie et nous autorisait à rester chez lui sans nous faire payer de loyer. Un jour, son père lui a coupé les vivres et il a dû se sevrer de tout l'acide qu'il avait gobé. Mon pote et moi on l'a amené à l'hôpital et pendant qu'il se requinquait, on a décidé de mettre un peu d'ordre chez lui pour lui faire plaisir. Il y avait un sacré bordel : des piles de journaux marron qui grimpaient jusqu'au plafond, des sacs d'ordures et des espèces de bouts de carton absolument inutiles. On a balancé tout ce qui avait l'air sans valeur réelle ou sentimentale. Quand le type est rentré de l'hosto il a piqué une crise et s'est mis à crier au voleur. Il a appelé la police et a demandé aux flics de venir nous arrêter. On a dû filer ventre à terre avant qu'ils débarquent. Mon pote lui a chouré son trente-cinq millimètres ; quitte à se faire traiter de voleur, autant ne pas partir les mains vides. Il m'a offert l'appareil photo et je me suis mis à voler des pellicules dans les drugstores et à prendre des photos d'une bande de travelos, des anciens délinquants avec qui on traînait sur West Street. Comme je n'avais jamais un rond, je ne pouvais pas les faire développer. Alors je fourrais toutes les peloches dans la consigne de la gare routière où on laissait nos maigres effets personnels et la seule fois où l'on a oublié de mettre les vingt-cinq cents dont il fallait s'acquitter chaque jour, on s'est fait confisquer toutes nos affaires qui ont été envoyées aux objets trouvés au fin fond de Brooklyn.

J'essaie de me rappeler ce que cela signifiait pour moi à l'époque. Je croyais qu'il s'agissait de prendre en photo le monde dans lequel je vivais. Un monde que je ne voyais jamais sur les écrans télé peuplant les vitrines des magasins d'électronique ou dans les pages des journaux voletant le long des rues au petit matin. Mais c'était peut-être aussi une manière de prouver que nous étions en vie ; en préservant l'image de nos corps on leur donnait une certaine valeur.

Lorsque j'ai cessé de vivre dans la rue, à l'âge de dix-huit ans, j'ai continué à prendre des photos avec le même appareil mais j'arrivais désormais à voir ce que l'appareil capturait lorsque je le dirigeais sur un truc et que j'enclenchais l'obturateur. J'ai commencé à mieux comprendre ce qu'était la représentation et ce que ça signifiait pour moi. J'ai appris comment définir mes pulsions, mes désirs, mes idées sur le monde. En feuilletant le journal il est rare de tomber sur une représentation fidèle du monde dans lequel on vit. Il s'agit de contrôle de l'information. Il s'agit de manipulation par des mains invisibles et des gens sans visage. Toutefois, comme je possède un appareil photo, je me retrouve en compétition directe avec les patrons de télé ou de presse, et ce même si mes tentatives de communication ont moins d'impact qu'une photo dans un journal diffusé d'un bout à l'autre des États-Unis à des milliers d'exemplaires. La seule différence entre un patron de presse et moi c'est, me semble-t-il, que mes intentions sont différentes des siennes quand je braque mon appareil sur quelque chose. J'ai envie de faire tomber des barrières, de divulguer des informations qui dénoueront les cordes psychiques qui ligotent la Nation Monoclanique. Dans mes photographies j'aborde de nombreux sujets dont les patrons de presse ont peur de parler parce qu'ils sont soumis à un climat politique, à des pressions et qu'ils sont tributaires de l'argent des publicitaires. Moi, j'ai la possibilité de faire des photos qui traitent de ma sexualité et je ne m'en prive pas car je sais que d'autres mettent tout en œuvre pour qu'elle reste ignorée des médias.

Les photographies ne sont-elles rien que des petites lucarnes ouvertes sur le monde, des petits instants figés sur le papier, plats et silencieux, inodores et inanimés ? Il me semble que Susan Bidule-Truc a dit qu'une photo, c'est une espèce de petite mort, et c'est peut-être vrai. Peut-être pas. Peut-être cette formule reflète-t-elle simplement la peur que la personne qui l'emploie a d'être photographiée. Certaines peuplades nourrissent la peur ancestrale que les photographes leur volent leur âme ; lorsqu'on fait mine de prendre un individu en photo il est susceptible de vous jeter une lance, vous trancher la gorge, vous zigouiller ou vous filer un gnon et exiger quinze pour cent sur les droits d'auteur. Pour moi, les photographies sont semblables à des mots, je les assemble et les superpose de façon à bâtir une phrase flottante qui décrit le monde tel que je le vois. Traditionnellement, des groupes sociaux spécifiques font et consignent l'histoire. En plaçant un appareil photo entre de nouvelles mains on œuvre à l'écriture d'une histoire alternative.

**DAVID WOJNAROWICZ, extrait de *Close to the Knives: A Memoir of Disintegration*, 1991
Traduction Laurence Viallet, *Au bord du gouffre*, éditions du Serpent à Plumes, 2004**

DAVID WOJNAROWICZ / MARION SCEMAMA

I WAKE UP EVERY MORNING IN THIS KILLING MACHINE CALLED AMERICA

Né dans le New Jersey en 1954, artiste engagé, peintre, écrivain, performeur, photographe, David Wojnarowicz a été l'une des figures majeures de la scène new yorkaise de Downtown dans les années 80. Il est mort du SIDA à New York en 1992.

Confronté à la mort et au SIDA dans un contexte politique difficile, David Wojnarowicz devient rapidement, par sa radicalité et ses actes de protestation, un des artistes majeurs des années Reagan-Bush.

Marion Scemama est une photographe et réalisatrice française basée à Paris. Elle rencontre David Wojnarowicz en 1983 à New York où elle vit pendant cinq ans. De cette rencontre naît une amitié spéciale, qui durera neuf ans, caractérisée par un support mutuel et de nombreuses collaborations (photographies, textes et vidéos). En 1991, un an avant la mort de David Wojnarowicz, ils entreprennent ensemble un voyage dans le Sud-Ouest américain. Ce voyage sera le dernier voyage de David Wojnarowicz.

L'exposition à la New Galerie présente un important ensemble de photographies vintage de David Wojnarowicz issues de la collection personnelle de Marion Scemama. Ces photographies ont été tirées par David Wojnarowicz entre 1988 et 1989 dans le labo de son ami et mentor Peter Hujar, à New York. Après l'avoir accompagné jusqu'à sa mort le 26 novembre 1987, David Wojnarowicz s'installera dans ce lieu jusqu'à son propre décès le 22 juillet 1992.

L'exposition présente également des photographies de Marion Scemama et des vidéos réalisées en collaboration avec David Wojnarowicz. Ce corpus introduit une perspective remarquable sur le travail et la vie intérieure de David Wojnarowicz.

Le film de Marion Scemama et François Pain : *Self-Portrait in 23 Rounds, A Chapter in David Wojnarowicz's Life (1989-1991)*, sera projeté à la FIAC, auditorium du Petit Palais le 20 Octobre à 16h30.

Filmé dans son intérieur à New York, David Wojnarowicz se confronte à sa propre mort, au SIDA, à la sexualité, son oeuvre, son engagement nourri par la colère, et les nombreuses ambivalences qui le traversent à ce moment-là de sa vie.

Le film est un montage de 75 minutes d'une interview de quatre heures de David Wojnarowicz par Sylvere Lotringer, fondateur de *Semiotext(e)*, en mai 1989. Il mêle des images inédites des archives de l'artiste et de Marion Scemama.

Le film a été sélectionné au festival du film de Berlin: *Berlinale 2019* et nominé dans la catégorie meilleur essai documentaire.